Après avoir recueilli, dans la première partie de notre essai, ce que les lettres des deux poètes nous font juger de leurs vies et de leurs caractères, passons à ce qui est de nature à nous intéresser davantage, savoir aux choses littéraires. Mais avant d'entrer dans les détails, rappelons-nous de quels ouvrages l'un et l'autre ont enrichi la poésie française pendant l'époque de notre correspondance. Boileau, après avoir publié la plupart de ses satires et de ses épîtres, l'art poétique et le Lutrin, ne fait paraître rien d'important, excepté quelques épigrammes, de 1683 à 1693, où il rentra dans la lice en écrivant la satire X, et Racine, découragé par l'insuccès de sa Phèdre, tourmenté de scrupules religieux et occupé d'autres soins, abandonnait la scène aux Pradon et Boyer par treize ans; ce n'est qu'en 1689 qu'il va reparaître avec son Esther. Tout en reconnaissant les beautés de ses pièces religieuses, on n'aura pas de peine à admettre que la carrière poétique proprement dite des deux auteurs avait déjà passé son zénith avant que les premières lettres fussent échangées. Car tout ce que Racine composait à partir de cette date, doit l'origine à ses sentiments religieux et à sa qualité d'homme de cour plutôt qu'à une verve purement poétique. Boileau, il est vrai, ne cessera pas de plublier, jusque dans son âge avancé, plusieurs ouvrages en vers et en prose. Mais ceux-ci aussi sont, pour la plupart, dus à des tendances polémiques et critiques plutôt qu'à l'inspiration poétique. On ne s'étonnera donc plus de ce que les choses littéraires ne prennent pas dans les lettres tant d'espace que les noms des deux correspondants nous le feraient supposer à première vue.

Mais, d'autre côté, quoique les deux écrivains se fussent tus, ou à peu près, et qu'ils semblassent s'abandonner à des occupations nouvelles, les luttes qu'ils avaient suscitées ou auxquelles ils avaient pris part, n'avaient pas encore cessé, les haines et les inimitiés qu'ils avaient soulevées n'étaient point encore assouvies, et nous les verrons se mêler à presque tous les débats et querelles qui, de ce temps, agitaient le monde littéraire. Avant d'aborder ces questions, examinons de quelle manière ils remplissaient leurs loisirs; la correspondance ne tardera pas à nous en éclaircir: c'est, en premier chef, l'histoire de Louis le Grand, qui réclame tous leurs efforts, surtout ceux de Racine. On sait que, en 1677, le roi, pour célébrer les grands exploits de son règne par des auteurs dignes de cette tâche, nommait les deux poètes historiographes, et on ne saurait nier que tous deux ne prissent bien au sérieux cette besogne. Comme nous l'avons déjà dit, Racine suivit le roi dans toutes ses campagnes, tandis que son ami est forcé, par sa santé chancelante, à rester à Paris, ce qui donne lieu au premier de mettre son compagnon de travail au courant des événements. C'est pourquoi ses lettres sont pleines de renseignements sur les affaires militaires. Tantôt nous assistons à une parade brillante, décrite avec enthousiasme (21 mai 92.), tantôt nous apprenons les détails les plus spéciaux concernant les sièges de Mons et de Namur. (3 avril 91. 22 mai, 3, 15, 24 juin 92.) Partout il s'efforce à recueillir des informations qu'il croit utiles, et qu'il se hâte de transmettre à son ami avec satisfaction (24 août 87: je suis revenu riche de bons mémoires.). Pour mieux arriver à ses fins, il interroge les officiers

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les plus compétents. Vauban et le maréchal de Luxembourg ne dédaignent pas de l'instruire. (24 mai 87. l. 85. M.) C'est à Louvois qu'il doit des éclaircissements relatifs à la campagne de 1667 (l. 15. M.). Le rapport de la victoire de Nerwinden lui est dicté par un officier supérieur, Albergotti. (6 août 93: croyez que c'ést comme si M. de Luxembourg l'avoit dicté lui-même.) Ces lettres concernant les nouvelles de la guerre, qu'il serait trop long d'énumérer, surpassent en longueur de beaucoup toutes les autres. Il existe en outre plusieurs lettres des deux historiens, adressées aux généraux les plus renommés du roi, dans lesquelles ils demandent des nouvelles ou des renseignements sur des affaires de la guerre, ou dans lesquelles ils remercient ces chefs de leurs éclaircissements donnés. Quelle réputation Racine avait su gagner auprès des plus grands du royaume, cela résulte p. ex. d'une lettre que Vauban lui écrivit pendant le congrès de Ryswick, et dans laquelle, après avoir satisfait à la curiosité de son interlocuteur, il se plaint amèrement de ce que le roi va flétrir sa gloire acquise par une paix honteuse et désastreuse pour la France. (l. 155 M. 13 sept. 97.) Que Racine ne cessât point de s'occuper de cette matière, nous le voyons de la lettre à son fils du 17 nov. 98, l'avant-dernière que nous ayons de sa main. Quoique déjà atteint de la maladie fatale, il prie son fils de lui acheter des mémoires sur la paix de Ryswick Boileau, à son tour, tout en renonçant à suivre le roi, n'est pas du tout indifférent à sa destinée. Il prie son ami de lui mander toutes ses démarches (19 mai 87.), il forme des plans pour l'histoire. de l'année de 1667. D'autres passages de ses lettres et de ses oeuvres témoignent de son zèle pour cette tâche. Dans la préface précédant ses dernières trois épîtres (1697) il dit expressément que ses emplois historiques ne lui laissaient guère le temps de s'appliquer à chercher et à ramasser des rimes. (Gidel II. 242.) De même, les mots qu'il écrivit à Brossette le 10 nov. 99, au lendemain de la mort de Racine, (le prodigieux accablement d'affaires que m'a laissé la mort de M. Racine.) y ont rapport sans doute, et quatre ans plus tard, le 7 décembre 93, il mande au même que „le retour de M. Valincour — qui avait succédé à Racine dans cette place — de l'armée navale m'a surchargé d'affaires." — Il est vrai que cet ouvrage, auquel les auteurs consacraient tant d'efforts, n'avançait pas si vite qu'ils l'auraient voulu. Le 4 août 87, Racine mande à son ami qu'il avait dû répondre à Mme. de Maintenon, lui demandant des nouvelles de leur travail, que les indispositions et les voyages des deux auteurs les avaient un peu reculés, mais qu'ils ne perdaient pas leur temps, et trois semaines plus tard, le 24 août, il écrit dans le même sens: vous ne me trouverez peut-être guère plus avancé que vous, c'est-à-dire beaucoup d'idées et peu d'écritures. Ce passage nous permet-il de conclure que chacun d'eux commençait par composer une rédaction indépendante, qu'ils avaient l'intention de mettre ensemble plus tard? Quoi qu'il en soit, la correspondance nous met à même de constater que les reproches, dont les deux écrivains étaient comblés de quelques adversaires, ne sont point fondés. C'est surtout Pradon, qui dans ses Nouvelles Remarques (1685.) les accusa de paresse en matière d'historiographie, en prétendant qu'on ne voyait rien d'écrit par les deux, sauf leurs quittances, ce qui est évidemment une pure médisance. Nous craignons qu'une autre incartade de Pradon et de Perrault, qui a laissé une trace dans nos lettres, n'ait été plus fondée. Les courtisans et les guerriers se plaisaient à se moquer des deux poètes, changés en hommes de guerre, et à mettre en doute leur vaillance, et leurs dénigreurs se faisaient l'écho de ces bruits. C'est à quoi Boileau fait allusion dans sa lettre du 25 mars 91. En qualifiant son ami de „guerrier parfaitement aguerri", il feint de craindre, que toutes les plaisanteries du voyage de Gand ne tombent sur lui-même, et pourtant le roi lui-même lui pouvait attester plus tard, lorsqu'il reçut de lui la nouvelle que Racine était mort courageusement quoiqu'il craignît beaucoup la mort, que, entre les deux, Boileau avait été le brave à Gand. (Bolaeana, p. 20.) Racine, en répondant à la lettre mentionnée plus haut, donne dans ces plaisanteries, en avouant qu'il avait assisté à la lutte dont il est question du haut du mont Pagnote." Car c'est du „mont Pagnote" (v. Gidel IV. 326. n. 3.) que Pradon avait insinué qu'ils avaient fait preuve, devant Gand, de leur peu d'héroisme, en 1678. — On sait que

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

presque tous les fruits des veilles des deux historiens sont perdus. Il n'existe plus que quelques remarques et notices détachées de Racine, publiées par Mesnard au V tome de son édition, tandis qu'on ne trouve rien du tout dans les oeuvres de Boileau. Encore Mesnard déduit-il des raisons convaincantes que les morceaux principaux de Racine concernant l'histoire, le Précis historique des campagnes de Louis XIV, et la Relation du Siège de Namur, n'étaient point destinés à faire partie de l'histoire de Louis XIV. (v. les notices de Mesnard, précédant les deux morceaux.) Tout le reste, selon le témoignage de Jean Racine, (M. I. 295.) périt par un grand incendie, qui, en 1726, consumait la maison de Valincour. Autre part (M. I. 354.), Jean Racine parle „des grands morceaux que son père avait composés sur l'histoire du Roi, en s'appropriant l'avis de l'abbé d'Olivet, émis dans l'histoire de l'Aacadémie française, que ces ouvrages devaient lui donner parmi les historiens le même rang qu'il tenait parmi les poètes." De même, Mesnard dans sa notice biographique, M. I. p. 121, juge qu'il y a dans cette perte un sujet de trop justes regrets. „Quoique inachevé, tels sont ses mots, un autre siècle de Louis quatorze, écrit par la plume élégante de Racine, avec la noble simplicité dont ne pouvait s'écarter son excellent goût, n'aurait sans doute point paru trop indigne de ses beaux ouvrages." Qu'il nous soit permis de faire une objection, qui se présentera à quiconque lit les lettres relatives à cette histoire, et le peu de fragments existants. Tout en admettant que le dix-septième siècle ne concevait pas la tâche d'un historien de la même façon que nous avons la coutume de le faire, il nous semble que l'auteur n'était guère à la hauteur de sa tâche, quant à la profondeur de ses vues et à l'étendue des connaissances nécessaires des choses politiques, militaires, économiques. Les lettres surtout le montrent un rechercheur zélé de détails curieux plutôt qu' un penseur désintéressé et un observateur sans préjugés des grands événements de son temps. Une qualité lui faisait défaut à coup sûr: c'est l'impartialité. Non pas qu'il se refuse tout-à-fait à reconnaître des bonnes qualités aux ennemis. P. ex. il ne laisse pas d'admirer la bravoure des troupes hollandaises et l'habileté de leurs ingénieurs à Namur (24 juin 92.). Mais il ne le fait que pour faire briller d'autant plus la gloire du roi, qui parvient à avoir raison de tels ennemis. Celui-ci lui arrache toujours et en tout lieu des cris d'enthousiasme, et le contentement qu'il faisait voir plusieurs fois en écoutant quelques morceaux de cette histoire, lui récités par Racine lui-même (Dangeau, Journal du 20 mars 1686, Mesn. I. p. 119.), nous fait soupçonner à plus forte raison que le poète n'épargnait point les éloges pour son maître. Jamais il ne se trouve le moindre doute que la cause du roi ni aucune de ses démarches ne soit irréprochable. Une seule fois, lorsque, dans sa lettre à son fils du 1. oct. 93, il remercie Dieu du succès que celui-ci avait fait remporter aux Turcs sur les Allemands, il se sent quelque chose comme des remords à cause de ces sentiments peu chrétiens, qui contrastent si fort avec sa dévotion affectée. C'est pourquoi il vaut mieux peut-être que cette histoire n'ait pas vu le jour, pour la gloire du poète, que tant d'ennemis n'ont pas cessé d'accuser d'avoir poussé beaucoup trop loin la flatterie envers le roi, et qui, selon l'expression de Lamartine, „ a vécu et est mort de l'adulation." —

Tandis que c'était Racine, qui, pour nous servir du mot de son fils Jean, tenait la plume dans cette tâche, Boileau n'était pas non plus insensible à la gloire du roi, et la servait d'une manière différente. C'est dans les séances de la petite Académie, plus tard Académie des Inscriptions, qu'il s'efforça à se rendre utile au monarque, et ici encore nous voyons les deux amis réunis; mais maintenant c'est à Boileau que revient la plus grande partie de la besogne. Quant à la part de Racine dans les travaux de cette société, v. M. V. 17—46. Il ne s'en trouve aucune trace dans nos lettres. Boileau, qui, nous le savons, était forcé à rester près de Paris, se plaisait à prendre part aux travaux de cette société, tandis qu'il montrait peu d'empressement pour l'Académie française, pour des causes que nous allons voir plus tard. Cette Académie des médailles, fondée en 1663 par Colbert et appelée à célébrer les exploits remarquables du monarque par des médailles, se composait alors d'une huitaine de membres, et était sous la direction de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Pontchartrain, ami et protecteur des deux amis. On se réunissait au Louvre, deux fois par semaine, le mardi et le samedi. Le 9 juillet 93, Racine écrit de Marly, qu'il choisira pour ses voyages à Paris les jours de la petite Académie, car il savait qu'il y rencontrerait son ami. En effet, les procès-verbaux nous montrent que Boileau était très assidu aux séances. On peut conclure combien il se sentait à son aise dans cette compagnie, de ce qu'il l'appelle ordinairement „notre assemblée" tout simplement (9 août 87, 25 mars 91, 13 juin 93 etc.) et Racine l'appelle „votre assemblée" le 3 juin 92. Aussi Boileau ne manque-t-il pas d'entretenir son ami des nouvelles de cette Académie. Le 25 mars 91 il lui fait part d'une proposition qu'il avait soumise lui-même à cette assemblée pour la légende d'une médaille. La fin de la lettre étant perdue, il n'est plus possible de savoir sur quel objet. De même il parle d'une médaille frappée pour la victoire de M. de Lorges à Pforzheim, le 7 octob. 92, et la lettre du 13 juin 93 nous le montre qui rivalise avec Charpentier, son collègue, pour faire accepter ce qu'il avait proposé pour la médaille célébrant la prise de Heidelberg. On ne saurait douter qu'il n'ait pris, dans les travaux de cette assemblée, une part beaucoup plus grande que ses lettres ne révèlent. Gidel indique onze médailles comme rédigées par lui selon les régistres de l'Académie, en ajoutant qu'il y a toute apparence qu'il en a composé davantage. (III, 269. n 1.) Outre cela, nous avons de lui un discours sur le style des inscriptions (Gidel III 263—267.). Ce n'est donc pas sans raison qu'il fut, plus tard, nommé directeur de cette Académie, et il raconte avec orgueil comment se faisait la cérémonie de son installation, dans une lettre à Pontchartrain de 1701. (Gidel l. XXII.) — Mais ce qui l'attirait à ces séances, ce semble ne pas seulement avoir été son intérêt pour la gloire de son maître, mais encore la joie qu'il se sentait en provoquant et en harcelant un de ses collègues, Charpentier. Celui-ci, un des plus anciens membres de l'Académie et traducteur de Xénophon, s'était déjà attiré les traits du satirique, il y avait plus de vingt ans. Car dans son discours au roi, de 1665, Boileau avait tourné en ridicule l'enflure et l'affectation dont Charpentier avait fait preuve dans son „Louis, églogue royale." Celui-ci, à son tour, avait riposté en se rangeant du côté de Perrault dans la fameuse querelle des anciens et des modernes, et son humeur pour les deux amis des anciens ne s'améliora point, lorsqu'il se vit supplanté par eux dans une tâche honorable. Car, chargé de composer les inscriptions pour les tableaux dans la galerie de Versailles, peints par le Brun et destinés à célébrer les victoires du roi, il était tombé dans son ancienne faute de déclamation maniérée, et c'est pourquoi il fut remplacé par les deux amis-poètes. Il est donc naturel que le deux hommes, en se rencontrant dans l'Académie des Inscriptions, ne pouvaient que se sentir ennemis, et Boileau se fait un plaisir particulier de le faire l'objet de ses railleries, assez innocentes du reste. C'est surtout dans les premières lettres que nous retrouvons sans cesse son nom. Si Boileau s'efforce de recouvrer sa santé, même par des moyens bien incommodes, ce n'est que pour être en état de contredire dorénavant M. Charpentier. (21 juin 87.) Car c'est un homme qui ne dit jamais rien qu'on ne doive contredire (9 août 87.). L'affaiblissement de sa voix le rend le plus misérable, car il en a besoin pour disputer quelquefois contre lui. (28 août 87.) Il veut même hasarder sa vie pour se mettre en état d'interrompre un tel parleur. Outre cette loquacité, c'est sa suffisance qui provoque l'humeur railleuse de son illustre confrère. Dans sa lettre du 30 mai 93, après avoir raconté que Charpentier avait proposé une médaille de très mauvais goût, il se moque de son digne compagnon, qui, bafoué sur ses ouvrages, se maintient toujours parfaitement tranquille, et demeure invinciblement persuadé de l'excellence de son esprit. Que Racine ait tout à fait partagé ces sentiments pour l'adversaire de son ami, non seulement la franchise sans gêne des passages cités le fait croire, mais il se trouve dans ses lettres un passage qui ne saurait s'appliquer qu'à Charpentier. Le 30 mai 93, en approuvant l'avis de son ami concernant la légende de l'ordre de St.-Louis, récemment fondé par le roi, Racine ajoute ce qui suit: „Chercherons-nous toujours de l'esprit dans les choses qui en demandent le moins?" Pour comprendre toute la portée de cette phrase, il faut en rapprocher ce que Racine a dit autre part sur Char-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pentier (Mémoires de Jean Racine, Mesnard I 334.): Il croyait qu'on devait mettre de l'esprit partout." — Charpentier, avec Chapelain, était du petit nombre de ceux, contre qui Boileau, si tolérant dans son âge avancé, ne cessait jamais de s'emporter. Dans ses lettres à Brossette, à plusieurs reprises, il se défend rigoureusement d'être comparé et associé „avec Charpentier, l'homme du monde avec lequel je m'accordois le moins, et qui, toute sa vie, à mon sens, et même en sa vieillesse, a eu le style le plus écolier." (29 septembre 1703, v. aussi les lettres du 4 mars, 8 avril, 3 juillet 1703.) et le 2 août 1703 il compare ses oeuvres aux étables d'Augias. —

C'est par de telles occupations que les deux poètes mirent au service du roi leurs génies et leurs loisirs. Mais quoiqu'on soit obligé de reconnaître qu'ils n'épargnaient aucun effort, cela ne les empêcha pas tout à fait de se mêler de la poésie et de composer quelquefois des pièces littéraires, et la correspondance ne tardera pas à nous faire connaître quelques détails intéressants sur ces oeuvres, et sur les vues générales des auteurs, concernant la composition littéraire et la position d'un homme de lettres. Comme Racine avait presque entièrement abandonné la scène, il se soucie fort peu des critiques qu'on fasse de ses tragédies. (4 avril 96.) Il aime mieux s'occuper des questions du ciel que de se mêler des choses d'ici-bas, quand même ce seraient des poésies tirées de l'Ecriture sainte. Aussi, quand il est forcé, par des égards dus à Mme de Maintenon, de faire des cantiques pour les dames de St.-Cyr, il se sent embarrassé et préférerait ne pas être engagé dans ce travail, et il espère se tirer d'affaire en substituant à sa place un écrivain presque complètement inconnu, M. Bardou. (28 sept. 94.) Inutile de dire qu'il a dû renoncer à exécuter ce dessein. C'est seulement quand il est contraint de se défendre auprès du roi contre le reproche d'avoir manqué de respect à l'église catholique, qu'il se munit de sa poésie religieuse. Il rappelle à Mme de Maintenon, le 4 mars 98, qu'il a fait par son ordre près de trois mille vers sur des sujets de piété. — Faisons remarquer toutefois que cette aversion proclamée pour la poésie mondaine ne l'a pas empêché d'enrichir les éditions de ses oeuvres de 1687 et 1697 d'un grand nombre de corrections. — Boileau se montre plus sensible aux jugements des hommes et à leur bonne opinion. Il est vrai qu'il aime mieux les contradictions d'un homme de bon sens, quoique un peu querelleur, tel que Hessein, que les complaisances et applaudissements fades des amateurs aveugles de beaux esprits (29 juillet 87.) et, en devançant Lessing, il écrit à de Losme de Monchesnai (juillet 1707): j'aime mieux qu'on me lise, et non qu'on me loue." Mais ailleurs, le 2 juin 93, il assure qu'il ne tiendrait pas longtemps contre une critique défavorable et qu'il se dégoûterait bientôt de son oeuvre, quelque bonne qu'elle fût, si des hommes sensés s'aviseraient de la blâmer, et que cette faiblesse, étrange chez un homme qui a, lui-même, tant critiqué ses contemporains, ne s'impute pas seulement à un moment passager de mécontentement ou de découragement, nous en sommes instruits par un passage qu'on lit dans sa lettre à Brossette du 24 juillet 99: je sais assez bien donner conseil aux autres sur ce qui les concerne, mais pour ce qui me regarde, je m'en rapporte toujours au conseil d'autrui", et dans la première lettre que nous ayons de lui, à Brienne, de 1673, il se trouve une remarque intéressante qui témoigne de son impartialité envers lui-même et ses contemporains. En parlant de son Lutrin qu'il avait récité la veille chez le président de Lamoignon, il ajoute: si quelque raison me le fait jamais déchirer, ce ne sera point la dévotion, qu'il ne choque en aucune manière, mais le peu d'estime que j'en fais, aussi bien que de tous mes autres ouvrages, qui me semblent des bagatelles assez inutiles. Vous me direz peut-être que je suis donc maintenant dans un grand excès d'humilité. Point du tout: jamais je ne fus plus orgueilleux; car si je fais peu de cas de mes ouvrages, j'en fais encore bien moins de tous ceux de nos poètes d'aujourd'hui, dont je ne puis plus lire ni entendre pas un, fût-il à ma louange." Dans sa lettre du 2 juin 93, nous le voyons en proie à de cruelles incertitudes sur la valeur de ce qu'il venait de composer „car, pour vous dire sincèrement ce qui se passe en moi au sujet de ces derniers ouvrages, il y a des moments où je crois n'avoir rien fait de mieux; mais il y en a aussi beaucoup où je

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

n'en suis point du tout content, et je fais résolution de ne les jamais laisser imprimer." Il faudra ne pas négliger ces confidences, écrites à des temps divers de sa vie, à des hommes différents, et dans des situations tout à fait dispareilles, quand on veut se rendre compte de sa personnalité littéraire. — Après avoir recueilli ces documents qui nous laissent entrevoir la position des deux amis vis-à-vis de leurs contemporains, passons à ce qui se trouve sur les détails de leur composition poétique et sur leur vues générales en matière de littérature. C'est surtout une observation qui s'impose à quiconque parcourt ses lettres: c'est l'extrême lenteur et la sévérité scrupuleuse, avec lesquelles ils travaillent leurs oeuvres. C'est principalement Boileau qui prend à coeur et pratique le „nonum prematur in annum" de son Horace. Le 3 octobre 92 Racine espère trouver, à son retour de Fontainebleau, la Satire des Femmes (X.) entièrement achevée. Comment serait-il possible que Boileau, dans sa fort grande solitude d'Auteuil, ne fît point de vers. Mais celui-ci lui répond, le 7 octobre, qu'il a en effet travaillé à la satire pendant huit jours, mais que, maintenant, sa fougue poétique est passée presque aussi vite qu'elle est venue. Et qu'est-ce que ces huit jours de „fougue poétique" ont rapporté? „Il y aura cent vers nouveaux", c'est à dire une quinzaine par jour. Pourquoi ses oeuvres ne font pas des progrès plus prompts, nous allons le voir d'autres endroits de sa correspondance. Il ne se lasse pas de peser et de considérer chaque mot. Non content d'avoir trouvé une expression propre, il cherche plusieurs tournures pour bien rendre sa pensée. (13 juin 93: il faut que je vous aie communiqué auparavant les différentes manières dont je les puis tourner, et les retranchements ou les augmentations que j'y puis faire.) Dans trois lettres il fait part à son ami de parties assez longues de ses poésies: le 7 octobre 92 44 vers de la Sat. X., le 4 juin 93 9 stances de l'ode sur la prise de Namur, octobre 97 12 vers de l'Epître XI., et çà et là nous lisons de citations plus courtes. (30 mai 93.) Or pas un de ces passages, qui n'ait pas, avant d'être publié, subi de nombreux changements, qu'il serait beaucoup trop long d'énumérer ici. Aussi Boileau avoue-t-il que la rédaction de la Sat. X lui a coûté bien des peines. „C'est un ouvrage qui me tue" (7 octobre 92.). Il n'est pas sans intérêt de voir ce qui lui fait perdre tant de temps et lui impose tant d'efforts: ce sont les transitions. Il ne recule pas à déclarer que ce sont elles qui „sont le plus difficile chef-d'oeuvre de la poésie" et qui en font la plus grande difficulté. Nous y reviendrons plus tard. Rappelons ici qu'il a émis le même avis à une autre occasion. En louant La Bruyère, il fit cette restriction que celui-ci s'était épargné le plus difficile d'un ouvrage, en s'épargnant les transitions. (Mémoires de Louis Racine, Mesn. I p. 338.) Et malgré tous ses efforts, il n'a point réussi à vaincre cette difficulté. Du moins, Gidel, donnant le vers 425 de cette satire, (II p. 81. n. 1.) relève-t-il „les transitions forcées comme il s'en trouve trop souvent dans cet ouvrage." Cette scrupulosité quant à la forme, Boileau ne s'en sépare jamais. Le 6 juin 93, il envoie à son ami la plus grande partie de l'ode sur la prise de Namur, non sans reprendre lui-même quelques endroits. Il a déjà „retouché à tout cela." Mais néanmoins il ne cesse pas de lui trouver de nouvelles imperfections, d'attendre des éclaircissements et des amendements de son ami. On ne saurait donc s'étonner trop de ce que tous ces ouvrages demandent beaucoup de temps pour être achevés, et la correspondance nous met en état d'en surveiller le développement successif. P. ex. la satire sur les femmes que Racine, nous venons de le dire, avait cru trouver achévée au commencement de l'octobre 92, ne l'est pas encore au juin de l'an suivant (2 juin 93.). Il lui a donc fallu tout au moins plus d'une année pour composer cette pièce. L'ode sur la prise de Namur en a réclamé presque autant. Dans ses lettres du 15 et 24 juin 92 Racine fait savoir à son ami la nouvelle de la prise de cette ville, et des détails. Le 30 mai 93, celui-ci écrit que la poésie est achevée, „quelques changements près." Le 4 juin il lui en fait obtenir une grande partie, mais deux jours plus tard, comme effrayé de s'être trop hâté, il conjure son ami de n'en montrer rien a personne, et l'appelle „un ouvrage qui n'est pas encore digéré" et „un fragment informe", et le 13 juin 93 il veut attendre le retour de son ami

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pour lui soumettre les différentes tournures. Ce n'est qu'au commencement d'août que l'ode est distribuée aux amis et protecteurs. (6 août 93, note 3 Gidel.) — Avant de quitter la chronologie des oeuvres de Boileau, faisons remarquer un autre fait, qui résulte des lettres dont nous venons de parler. La satire X sur les femmes est la première oeuvre importante qui occupât Boileau après un silence assez long. Mais celle qui est publiée la première, ce n'est pas cette satire, mais l'ode sur la prise de Namur, dont il n'est question pour la première fois qu'à la fin de mai 93. Car tandisque Racine en distribue les exemplaires aux gens de cour au commencement d'août, la satire ne fut mise au jour qu'en 1694, à peu près au même temps que la nouvelle édition des oeuvres de Boileau, parue cet an. C'est pourquoi, dans la préface de cette satire, l'auteur peut parler de la critique faite à son ode, au fond antérieure à la satire. — Cette lenteur extraordinaire à rédiger un poème était une règle constante pour Boileau. Dans sa satire II. v. 50—52 il nous fait voir sa méthode: „Ainsi recommençant un ouvrage vingt fois, si j'écris quatre mots, j'en efface trois", et dans son Art poétique il conseille aux écrivains d'en faire autant:

Hâtez-vous lentement; et sans perdre courage
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse et le repolissez,
Ajoutez quelque fois, et souvent effacez.

On ajoutera donc foi, d'après ce que nous venons de dire plus haut, à ce qu'il écrivit dans la préface de ses trois dernières satires (1697): ce qu'il y a de certain, c'est que je les ai fort travaillées et principalement celle de l'Amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois. — Les vers cités plus haut ont été écrits vers 1670. Que Boileau ne se soit jamais démenti sur ce point, cela résulte du sort de son dernier ouvrage poétique, la Satire sur l'Équivoque. Le 20 novembre 1705 il mande à Brossette „qu'il n'a pas pu s'empêcher de composer de nouveau un misérable ouvrage en vers; maintenant il est achevé." Mais en vérité, elle ne fut achevée qu'en 1708, ce qui s'ensuit du „Discours au lecteur", précédant le morceau lui-même, et dans lequel il affirme qu'il a travaillé cette pièce avec le même soin que tous ses autres poésies. Quarante ans plus tard, I. B. Racine rappelle à son frère, qui s'était mêlé de faire des vers et voulait les faire imprimer, l'exemple de Boileau. „Songez donc, combien de temps M. Despréaux a été sur son Equivoque, ouvrage bien court en comparaison du vôtre." (Mesn. VII 361.) Et ce que celui-ci pratiquait lui-même, il exigeait que les autres le fissent, et il croyait qu'on pouvait suppléer par cela même à un défaut de talent. Dans une lettre à Maucroix du 29 avril 1695, peut-être la plus intéressante à point de vue littéraire, il se trouve sur Malherbe un passage curieux sous plusieurs rapports. En lui refusant le génie d'un grand poète, il reconnaît qu'il a suppléé à ce manque par un travail infatigable, à l'inverse de Racan, lui supérieur en génie, et il conclut avec ces mots: notre langue veut être extrêmement travaillée. — Il nous reste encore d'approfondir un peu ce qui, au fond, lui a fait consacrer tant de soins à ses travaux. Mais avant cela faisons remarquer que Racine ne lui cédait point à cet égard. Comme il compose beaucoup moins que son ami, il va sans dire que les traces en sont plus rares dans nos lettres. Il y a toutefois une lettre qui est une preuve complète de la sévérité avec laquelle Racine examinait ses vers. Le 3 octobre 94, il traite tout au long plusieurs endroits de son cantique sur le bonheur des justes et le malheur des réprouvés. Lui aussi a pris le soin de faire son thème en plusieurs façons et il les met sous les yeux de son ami, en balançant les différents tours de chaque phrase (je vais vous dire plusieurs changements que j'avais déjà faits moi-même; car vous savez qu'un homme qui compose fait souvent son thême en plusieurs façons.) Il tâche de faire approuver quelques locutions à son ami, qui les avait relevées. (La réponse de Boileau à la lettre précédente est perdue.) Vaut-il mieux dire „infortunés" ou „misérables?" C'est le dernier mot qui l'emporte, parce qu'il avait trouvé grâce auprès du public dans „Phèdre." Est-il permis de dire „la carrière de la bienheureuse paix?" Les phrases „la carrière de la gloire, de l'honneur" étant reçues, il

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

n'hésite pas à l'admettre. Le mot de repentance est remplacé par pénitence, ce dernier terme s'accordant mieux avec un sujet pris dans l'écriture sainte etc. — Déjà dans sa jeunesse Racine s'était toujours reposé sur les conseils de ses amis. Ses lettres à Levasseur le montrent clairement. Lafontaine aussi était de ceux à qui il aimait à demander des avis. (l. à Levasseur 30 avril, 4 juillet 62, décembre 63 etc.) — Ainsi tous deux ne se dégoûtaient pas de limer leurs vers. Cette coutume, toute recommandable et obligatoire qu'elle soit pour les auteurs de toutes les époques et toutes les nations, tenait, chez nos deux poètes, à la notion qu'ils avaient conçue de leur art. Quand on rapproche de notre correspondance celle d'autres grands héros de la littérature, disons p. ex. celle de Schiller et Goethe, on restera interdit de la sècheresse et de l'étroitesse d'esprit, qui se fait jour chez ces classiques français. On y chercherait en vain une remarque telle quelle sur ce que c'est que la poésie, sur des questions esthétiques ou morales, sur la donnée totale ni des idées détachées d'aucun ouvrage. Toutes les critiques ne regardent que la tournure des phrases, le choix des mots. L'un et l'autre, et surtout Boileau, avaient, comme la plupart des poètes français, le culte de la forme, et il leur arrivait trop souvent d'oublier là-dessus le vrai fond de toute conception de l'esprit humain, les idées. Ce que Boileau cherchait avec le plus grand zèle, c'était de tourner sa phrase de manière à lui donner de l'élégance et de nouveauté. Dans sa lettre déjà citée à Maucroix, il s'exprime sur ce point avec une franchise complète, qui tient de la naiveté, d'áprès nos vues: Virgile et Horace sont divins en cela, (c. à. d. à se servir d'expressions surprenantes, peu ordinaires.) aussi bien qu'Homère. C'est tout le contraire de nos poètes, qui ne disent que des choses vagues, que d'autres ont déjà dites avant eux et dont les expressions sont trouvées. . . Pour moi, je ne sais si j'y ai réussi; mais quand je fais des vers, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit en notre langue. C'est ce que j'ai principalement affecté dans une nouvelle épître." Il s'enorgueille particulièrement de la manière dont il avait su indiquer par périphrase son âge, et il ne saurait se défendre de transcrire ces quatre vers. Plus haut, il avait déjà rapporté que Lafontaine admirait le plus, dans tous ses vers, les deux où il loue le roi d'avoir établi la manufacture des points de France, à la place des points de Venise. Qu'on rapproche de cela ce qu'il avait écrit à Racine, à propros de son ode sur Namur: J'y ai hasardé des choses fort neuves, jusqu'à parler de la plume blanche que le Roi a sur son chapeau. Mais, à mon avis, pour trouver des expressions nouvelles en vers, il faut parler de choses qui n'aient point été dites en vers." Dans sa lettre à Maucroix il nous révèle, en quoi consiste, d'après son avis, la poésie: dans l'élégance des mots. (Plus les choses sont sèches et malaisées à dire en vers, plus elles frappent quand elles sont dites noblement et avec cette élégance qui fait proprement la poésie.) C'est pourquoi il se vante, dans son discours sur l'ode (Gidel III. p. 6.), d'y avoir jeté, autant qu'il a pu, la magnificence des mots, en faisant allusion à la plume blanche, dont il avait parlé aussi à Racine. Ces vues sur la poésie données, il n'est plus étonnant que les deux n'aient épargné aucun effort de donner le plus de perfection possible à la forme de leurs poésies. — Mais, loin d'être contents de ses soins qu'il prenaient en retouchant eux-mêmes sans relâche leurs vers, ils avaient recours l'un à l'autre avant de les publier. C'est à cette communauté intime que nous devons les informations que nous venons de commenter. On dirait que c'est la dernière touche donnée à l'oeuvre que de la soumettre aux yeux de l'ami et de profiter de ses corrections. Car à en juger d'après les lettres, ni Boileau ni Racine, depuis qu'ils se furent liés d'amitié, ne publiaient jamais rien qu'ils ne soumissent auparavant à la critique de l'autre. Outre ce que nous avons déjà mentionné plus haut, voici les traits les plus saillants. Le 4 août 87, Racine mande à son ami qu'il a donné l'épitaphe de Mlle. Lamoignon à M. de la Chapelle „en l'état que nous en étions convenus à Montgeron", et le 4 juin 93 Boileau fait savoir à son ami qu'il avait résolu de ne lui envoyer l'ode sur la prise de Namur que quand elle serait mise en état de n'avoir plus besoin que de ses corrections, et il le prie de ne pas l'épargner, et il lui fait part aussi des variantes, en les écrivant

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sur la ligne. Deux jours plus tard il répète: Je ne veux pas l'achever, que je n'aie reçu vos remarques, qui sûrement m'éclaireront encore l'esprit." Dans sa lettre de l'octobre 97, qui est remplie de renseignements sur l'Êpître XII., Boileau déclare expressément qu'il a ajouté huit vers que son ami n'a pas encore prouvés. Que Racine en ait usé de même lorsqu'il écrivit ses cantiques, nous l'avons vu. Lui aussi prie Boileau de lui dire franchement son opinion sur tout cela; car il veut attendre sa critique, avant de donner ses vers au componiste. (3 oct. 94.) — Boileau revient à ce point dans sa lettre à Brossette, du 3 juillet 1703, en donnant une extension à sa règle: „cela fait bien voir qu'il faut non seulement montrer ses ouvrages à beaucoup de gens avant que de les faire imprimer, mais que même, après qu'ils sont imprimés, il faut s'enquérir curieusement des critiques qu'on y fait", et les premières lignes de ses Réflexions Critiques prêchent cette loi, en renvoyant à Horace et Quintilien, à Vaugelas, Malherbe et Molière. — Aussi, les deux amis prennent-ils bien au sérieux leur devoir de critique. Le 9 juin 93, Racine écrit qu'il avait déjà commencé „une grande lettre, où il prétendait dire son sentiment sur quelques endroits des stances qu'il venait de recevoir de Boileau." Mais comme il aura le plaisir de le revoir bientôt, il aime mieux attendre qu'il puisse lui dire de vive voix ce qu'il avait eu l'intention de lui mander. De même, toute la lettre de Racine de 1693 (128 Mesnard, 81 Gidel.) n'est autre chose qu'une critique de la IX réflexion sur Longin, dont le manuscrit lui avait été communiqué, et nous sommes en état de connaître comment Boileau a profité des conseils de son ami. Comme Boileau avait avancé que, en Grec, le mot d'âne était un mot très noble, Racine lui fait remarquer que, cette assertion étant exagérée, il vaudrait mieux dire que c'est un mot qui n'a rien de bas. Boileau s'est hâté de profiter de ce conseil, car nous trouvons ce passage conforme à la rédaction de Racine dans la IX réflexion telle que Boileau l'a publiée définitivement. Plus tard, Racine relève „l'extrême impertinence de M. Perrault, qui avance que le tour des mots ne fait rien pour l'éloquence, et qu'on ne doit regarder qu'au sens", en ajoutant que „cette extravagance vous donnerait pourtant beau jeu pour le tourner en ridicule". — Cet avis aussi, Boileau ne l'a pas négligé, car par toute la IX réflexion il se moque des bévues et maladresses commises par son adversaire quant au choix des mots. (voir spécialement Gidel III. 380—382.) D'une troisième remarque de son ami il a également su tirer parti. Perrault, dans sa critique d'Homère, s'était assez grossièrement trompé sur le sens d'un passage du livre VI. v. 228, de l'Odyssée, en traduisant μίσγεσθαι par coucher avec q. Racine se hâte de citer beaucoup d'endroits où ce mot n'a d'autre sens que celui de converser aver q., en rapprochant le terme de l'Ecriture sainte „cognoscere". Il finit par conseiller à Boileau de se passer de la fausse érudition de Tussanus; car quoique Perrault lui-même fût incapable de le réfuter, à cause de son ignorance de la langue grecque, il se pourrait qu'il eût des amis qui lui fournissent des lumières sur tout cela. Boileau n'a pas manqué de se servir de ces matériaux; c'est dans la III réflexion qu'il a inséré ces notices, et de même on ne trouve plus nulle part, dans toutes les réflexions, le nom de Toussain. — Nous avons cité tous ces détails, parce que cette lettre donne une idée bien nette de l'examen scrupuleux auquel Racine croyait devoir soumettre tout ce que son ami lui présentait. Qu'il se laissât même parfois trop aller à sa passion critique, c'est Boileau lui-même qui l'affirme dans sa lettre à Brossette du 2 août 1703. („il arrivait quelquefois que Racine me faisoit sur des endroits de mes ouvrages des observations un peu trop subtiles".) Mais loin de se borner à corriger ce qui lui semble vicieux ou contestable dans les ouvrages de son ami, nous le voyons autre part lui prêter une assistance d'un ordre plus pratique. Lorsque Boileau était occupé à rédiger la X satire, son ami lui insinue de faire une mention honorable de Mme de Maintenon, pour la distinguer de tout son sexe, „comme en effet elle en est distinguée de toutes manières". (30 mai 93.) Boileau s'empresse de suivre ce conseil, en insérant dans la satire les vers 514—520; mais en rappelant à cette occasion la tragédie d'Esther, représentée quatre ans auparavant, („qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune") il sut donner à l'éloge un tour plein de délicatesse pour

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mme. de Maintenon et pour Racine. — Une semaine plus tard Boileau tire profit de ce que son ami possédait une connaissance plus profonde du caractère de Louis XIV, et comme le trait met en lumière quels ménagements les poètes de cour de ce temps avaient à garder, nous jugeons à propos de ne pas le passer sous silence, quoique nous n'apprenions pas quelle fut la décision de Racine, sa réponse étant perdue. Donc, 6 juin 93, le satirique demande à son ami, s'il ferait bien de parler, dans l'ode sur la prise de Namur, du duc de Luxembourg, dont nous avons déjà mentionné l'amitié pour les deux poètes, puisque le roi était „assez chatouilleux sur les gens qu'on associait à ses louanges." Comme l'ode, telle qu'elle se lit maintenant, contient le nom du général, Racine n'aura pas trouvé à redire à ce que l'autre suivait son inclination. — Tout cela nous fait voir que Boileau n'avait pas tort de dire, dans sa VIII épigramme, dédiée à Racine, en parlant de ses poésies: „Ma muse, soutenue de tes judicieux avis". — On sait bien que, en aidant ainsi son ami, Racine ne fit que rendre ce qu'il avait reçu plus tôt, pendant de longues années. Mais comme il ne composait presque rien durant ce temps, il n'est point surprenant de voir que Boileau tire plus d'avantage de ce commerce mutuel que son compagnon. Il n'existe, abstraction faite de la lettre concernant les cantiques mentionnée plus haut, qu'une seule lettre qui montre le poète tragique s'appuyant sur l'autorité du satirique. Elle est adressée à la Maintenon, de 1688 (No. 82 Mesn.), et nous fait voir l'auteur de l'Esther secondé de collaborateurs assez illustres, à savoir du roi, de la Maintenon et de Boileau. (Mon Esther est maintenant terminée, et j'en ai revu l'ensemble d'après vos conseils . . . . . Le tour que j'ai choisi pour la fin du prologue est conforme aux observations du roi. M. Boileau m'a beaucoup encouragé à laisser le dernier acte tel qu'il est.) — On sait d'autres sources que Racine est redevable à son ami d'une grande partie de son perfectionnement poétique. Boileau lui-même se vantait d'avoir appris à son ami de faire difficilement des vers faciles. (v. les Mémoires de Louis Racine, Mesn. I, p. 249.) — En revanche, Racine ne fait pas seulement son ami jouir de ses lumières critiques et de son expérience des hommes et de la cour, mais il met encore à sa disposition son influence auprès des hauts personnages, et il sert de médiateur entre Boileau et le monde extérieur. C'est lui qui distribue aux gens de la cour les exemplaires de l'ode sur Namur (6 août 93.) et, de même, il présente à la Maintenon une copie de la XII Epître. De plus, il en fait la lecture au Père de Lachaise, dont il importait d'obtenir l'approb ation, et il sut décider son ami à rendre visite à ce prêtre. (Octobre 94.) De même, il récite au chevet du roi ses nouveaux ouvrages. C'est lui enfin qui envoie les dernières Epîtres à Port-Royal. — Résumons en peu de mots ce que nous avons tâché de faire ressortir de nos citations: Les deux poètes, s'appliquant de toutes leurs forces à donner à leurs créations le plus haut degré de perfection possible, n'épargnaient aucun effort pour se pousser l'un l'autre. Un tel dévouement ne s'explique pas par un seul attachement personnel, ni même par une amitié de longue durée. La correspondance nous révèle des bases plus solides. Il ne se trouve pas une seule question littéraire sur laquelle les deux ne soient parfaitement d'accord. Quoi qu'il leur arrive, ils font cause commune sans réserve, ils ont les mêmes amis, les mêmes ennemis. Nous avons déjà rappelé que toutes les productions de Boileau dans ces temps, auxquelles nous avons vu Racine prêter une coopération si efficace, sont dues à des tendances polémiques plutôt qu'à une inspiration poétique. La première des controverses qui ont laissé une trace dans notre correspondance, est la fameuse querelle des anciens et des modernes, qui, à ce temps, montait à son comble. On sait que cette querelle datait déjà de longtemps, et nos deux poètes n'avaient, dès le commencement, laissé aucun doute sur la route qu'ils comptaient suivre dans ce différend, d'autant plus que des animosités personnelles étaient venues compliquer et aggraver l'antagonisme, tous les ennemis des deux poètes, et surtout ceux de Racine, se rangeant du côté des modernes. Comme il n'entre pas dans le sujet de notre travail de retracer l'histoire de ce démêlé, nous nous contentons de rappeler que les chefs des modernes étaient Fontenelle et Perrault, tandis que Boileau était l'ardent défenseur des anciens. La

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

première mention qui se trouve sur cette affaire dans sa correspondance, date de 1776. Là il fait part au maréchal de Vivonne de sa dispute avec Claude Perrault, frère aîné de Charles Perrault, de qui nous avions à parler tout à l'heure. Racine n'avait pas hésité un moment de quel côté se ranger. Comme son ami, il était un fervent admirateur et impétueux partisan des auteurs grecs et latins, dénigrés par les novateurs. Une circonstance, assez secondaire du reste, témoigne du zèle, avec lequel tous deux étudiaient la littérature ancienne. Les lettres abondent de citations prises dans les auteurs latins, tandis qu'il ne se trouve qu'un nombre relativement petit de passages empruntés aux langues vivantes. Nous avons compté plus de soixante citations latines, provenant des oeuvres de Térence, Virgile, Ovide, Horace, Tibulle, Cicéron, Pétrone, Quintilien, Tacite, Pline le jeune, etc., auxquelles nous ne pouvons opposer qu'une dizaine de celles puisées dans des auteurs italiens et espagnols, surtout dans Arioste, Petrarque, le Tasse, et dans Don Quichote; encore celles-ci ne se trouvent presque que dans les lettres du jeune Racine à Levasseur, Lafontaine etc., tandisque Boileau en offre un exemple à peine. Et pourtant il va sans dire qu'il connaissait assez bien les langues modernes; ils ont même pris le soin de nous l'affirmer expressément. (l. de Racine à Lafontaine No. 13 Mesn. de 1661: comme j'entends assez bien ces deux langues. l. de Boileau au comte d'Ericeyra. No. 13 Gidel.) L'admiration de Boileau pour les anciens se fait jour éminemment dans les lettres à son fils, à qui il ne cesse pas de prêcher de les étudier. Il le blâme sévèrement de s'être moqué de Cicéron, qui est digne de l'admiration de tous les siècles, et il regrette de n'avoir sur lui, dans son voyage, que le premier tome des lettres à Atticus (l. 104 Mesn.), et dans la lettre No. 181 M. il ajoute sur le même sujet: Je lisois, ou pour mieux dire je relisois pour la centième fois, les épîtres de Cicéron" après quoi il en émet une appréciation presque enthousiastique. Que Boileau ne lui cédât en rien sur ce point, il n'est pas besoin de le prouver. Donc, les deux poètes ne pouvaient que se sentir repoussés en voyant que ces modèles vénérés furent foulés aux pieds par des hommes, à qui ils ne pouvaient reconnaître aucune supériorité ni même un mérite quelconque, et nous avons déjà vu Racine fournir des armes à son ami qui s'efforçait de réfuter ces dénigreurs, et dans la même lettre il ne saurait se défendre de qualifier „d'extrême impertinence" les attaques de Perrault contre les anciens. Il avait même déjà pris la parole dans cette controverse, il y avait presque vingt ans. Et ce n'est pas un pur hasard peut-être que Boileau, dans la Conclusion de ses Réflexions critiques, cite contre Charles Perrault le même passage que Racine, dans sa Préface de l'Iphigénie, avait rappelé à son frère aîné Pierre Perrault, qui, lui aussi, avait pris à tâche de tourner en ridicule les anciens. — L'ode sur la prise de Namur aussi n'avait d'autre but que de défendre Pindare, de qui Perrault s'était moqué dans ses Parallèles des anciens et des modernes, (1689.), en lui reprochant l'enflure et l'obscurité jusqu'à l'absurdité. Boileau nous en instruit lui-même au commencement du Discours sur l'ode (Gidel III. p. 3.). Comme il a l'intention de faire cesser les attaques et les méprises dont le poète grec était l'objet, il se proposa de faire une ode qui fît connaître son style fougueux et sa verve déréglée. C'est pourquoi il a hasardé, comme il écrit à son ami le 4 juin 93, des choses fort neuves, jusqu' à parler de la plume blanche du roi. Dans la même ode il avait destiné quelques traits à Fontenelle, autre porte-drapeau des modernes et ennemi particulier de Racine. Mais la stance fut supprimée plus tard, et une lettre de Racine nous en fait savoir la raison. (30 mai 93.) M. d. Pontchartrain, dont nous connaissons l'amitié pour nos deux poètes, leur en avait demandé la suppression, en faveur de Fontenelle, et Boileau avait cru être obligé de déférer à ses instances, ce que son ami ne pouvait ne pas prouver. La X satire ne fit qu'accroître la lutte. Boileau n'y épargna point Perrault (v. Gidel III. p. 83 n. 3.) et celui-ci saisit l'occasion de se rallier les femmes, déjà favorables à son parti, en publiant une „Apologie des Femmes", dans laquelle il traite son adversaire de mauvais rimeur et d'écrivain dangereux aux bonnes moeurs. Boileau y riposta par ses „Réflexions critiques", paraissant au même an (1694.). Mais déjà un homme, pour qui l'un et l'autre avaient

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le plus grand respect, intervint dans le duel. Arnauld, à qui Perrault avait envoyé son Apologie, se prononça pour Boileau, le défendit contre les reproches de son ennemi, et exhorta les deux rivaux à s'accorder l'un avec l'autre dans une longue lettre. (Gidel No. 10.) Boileau, fier de ce secours inattendu et précieux (Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie, Epître X v. 122, de 1695.), ne tarda pas à se conformer à cette sommation. C'est Racine qu'il chargea des négotiations, qui finirent par aboutir à une réconciliation: Boileau, qui auparavant avait lâché quelques épigrammes contre son adversaire, en fit une qui célébrât cet événement, et fit disparaître de ses ouvrages les passages les plus blessants pour Perrault. Il se comprend que cet accommodement ne faisait point naître une intimité réelle, et personne ne s'étonnera pas de lire, dans la lettre à Brossette du 3 juillet 1703, à l'occasion de la mort de Perrault, ce qui suit: Pour ce qui est de M. Perrault, je ne vous ai point parlé de sa mort, parce que franchement je n'y ai point pris d'autre intérêt que celui qu'on prend à la mort de tous les honnêtes gens. Il n'avait point trop bien reçu la lettre que je lui ai adressée dans ma dernière édition, et je doute qu'il en fût content. J'ai pourtant été au service que lui a fait dire l'Académie, et monsieur son fils m'a assuré qu'en mourant il l'avait chargé de me faire de sa part de grandes honnêtetés, et de m'assurer qu'il mouroit mon serviteur". — Quelques lignes plus bas il laisse entrevoir plus clairement ce qu'il pensait de lui. En parlant de son successeur dans l'Académie, il conclut: J'espère qu'il tempérera bien ses paroles en faisant l'éloge de M. Perrault.

Les dernières lettres nous font assister à un autre combat, d'un ordre différent; à cette occasion encore nous voyons les deux amis lutter l'un à côté de l'autre. Cette fois, ce sont les révérends pères de la compagnie de Jésus que nous trouvons aux prises avec eux. Plus haut, nous avons tâché de faire ressortir de la correspondance ce que les deux poètes au fond de leurs âmes pensaient de ce corps dévot, et dans leur correspondance intime ils ne crurent pas nécessaire de déguiser leurs vrais sentiments vis-à-vis de la compagnie. C'est en 1696 que ces inimitiés cachées se firent sentir de nouveau. L'an précédant déjà, un jésuite, régent de la troisième au Collège des jésuites, plus tard de Louis-le-Grand, avait prononcé un discours assez véhément sur ce thème: Racinius an christianus? an poeta? Il va sans dire que sa conclusion était: il n'est ni l'un ni l'autre. Dans sa lettre du 4 avril 96, il fait part à son ami de cet événement, et déclare qu'il n'en veut au régent que pour lui avoir attribué la traduction française d'un poème latin de Rollin, intitulé „Santolius poenitens." Après la mort d'Arnauld, le poète Santeul avait composé quelques vers sur le coeur du grand théologien. Mais les ennemis du défunt janséniste parvinrent à lui en arracher la rétractation, sur quoi Rollin publia la pièce mentionnée plus haut. La traduction française de cette oeuvre fut généralement attribuée à Racine; mais dans la lettre que nous venons de citer, il en fait un désaveu formel, et on est obligé de croire ce que Louis Racine affirme à ce sujet (Mesn. I. p. 332): selon lui, c'est Boivin le jeune qui en a été l'auteur, et qui, charmé de la méprise du public, prenant Racine pour traducteur, le priait de laisser les gens quelque temps dans l'erreur. Celle-ci était d'autant plus excusable que Racine avait en effet composé deux pièces en l'honneur d'Arnauld; mais il apparaît qu'il ne se sentit guère flatté par cette méprise, car il parle avec dédain „d'un pareil ouvrage", dont il se défend d'être l'auteur. Cette fois, les pères de Lachaise et Bouhours surent mettre fin aux incartades de leurs confrères. Mentionnons, par parenthèse, qu'un cas analogue arriva, treize ans plus tard, à Boileau. Le 13 août 09, il se voit obligé de protester, dans une lettre au P. Thoulier, contre une pièce dirigée contre les jésuites et lui attribuée à tort. Mais, pour revenir à Racine, malgré l'intervention des deux Pères, les dissensions et les dissentiments entre lui et l'ordre ne finissaient point. On en peut juger des lettres écrites en octobre 97. C'est avec une joie qu'il ne prend pas le soin de dissimuler qu'il raconte que Bossuet a présenté une ordonnance de l'archevêque de Reims contre les jésuites, et que leur influence semble aller en décroissant. Puis il continue: Votre épître ne contribuera pas à les consoler; et il me semble que vous n'avez rien perdu pour attendre, et

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qu'elle apparaîtra fort à propos". C'est à la XII épître que se rapportent ces mots. Par la réponse de Boileau, nous apprenons que, en effet, les jésuites avaient pris en mauvaise partie cette exhortation de Boileau d'aimer Dieu. C'est pourquoi celui-ci avait recherché et obtenu l'approbation des évêques de Meaux (Bossuet) et de Paris, (8 octobre 98.), et qu'il se rendit chez le père de Lachaise, suivant un conseil de Racine, pour apaiser son antipathie. Dans l'avant-dernière lettre, (octobre 97), il donne une relation assez détaillée de ce qui se passait entre les deux hommes pendant cette visite, qui lui gagna l'acquiescement du jésuite très influent. En outre, il s'adressa au P. Bouhours, dans une lettre (Gidel IV. p. 198—200.), dans laquelle il allègue qu'il avait corrigé trois passages que le P. de Lachaise n'avait pas approuvés, et dans laquelle il s'épuise en arguments soutenant sa thèse. Cette nouvelle épître qui traitait de l'amour de Dieu était de nature à ameuter contre son auteur une grande partie des théologiens de son temps, mais elle exprimait une doctrine chère au poète, et pour laquelle il avait déjà pris la parole. (v. le Lutrin IV. v. 50 et s.) — Ajoutons que Racine secondait son ami dans cette lutte. En 1697, il ajouta à la fin du premier acte de son Athalie ses deux vers, exprimant la même opinion et dirigée incontestablement contre les jésuites:

Vous voulez que Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais. —

Dans les Ménagiana il est raconté que Boileau à Bâville, chez le président de Lamoignon, entra un jour en lutte avec un petit abbé, qui avançait que l'amour de Dieu n'était pas nécessaire pour le salut de l'âme. Boileau a mis en vers les mots qu'il avait dits à cette occassion, et les a ajoutés à son épître. C'est la prosopopée de la fin, à laquelle il fait allusion, dans la lettre en question, en disant qu'elle avait bien plu à l'auditeur. Rappelons qu'il faisait des expériences tout à fait semblables lorsqu'il voulut faire imprimer la satire XII. Dans sa lettre du 12 mars 1706 à Brossette, il écrit que les jésuites lui voulaient de cette satire sur l'équivoque, par laquelle ils croyaient attaquée leur doctrine, et qu'il avait pris la précaution de la lire à l'archevêque de Paris, qui ne lui refusa point son approbation. Néanmoins il ne put pas l'insérer à la nouvelle édition de ses oeuvres, parue en 1707, quoiqu'il en eût l'intention, comme il le mande à Brossette le 14 mai 1707, les jésuites ayant fait paraître une défense royale. Voilà un autre exemple qui met en jour quels obstacles les poètes de cette époque avaient à surmonter, quelles susceptibilités à ménager. —

Après avoir recueilli ce que la correspondance fait savoir sur la naissance de quelques oeuvres des deux amis, sur leur manière de composer, sur quelques idées d'un ordre plus général concernant l'art, il ne nous reste plus que de passer en revue ce qui s'y trouve d'autres choses ayant un rapport tel quel aux belles-lettres et aux écrivains contemporains. On sait que ni Boileau ni Racine ne craignaient la lutte, et que, dès leur jeunesse, ils soutenaient une guerre acharnée contre un grand nombre des hommes de lettres en crédit alors. Le premier, attaquant dans ses satires le mauvais goût sans ménagements, et le second, éclipsant par ses tragédies ses rivaux et ses devanciers, que, par surcroît, il ne reculait pas à irriter par son humeur irascible, avaient fait naître beaucoup d'inimitiés et de rancunes. Tous les esprits médiocres raillés par Boileau, tous les auteurs dramatiques menacés par l'ascendant du jeune auteur tragique s'étaient ligués contre les innovateurs. Pierre Corneille personne ne l'ignore, avait cru avoir sujet de se plaindre de son fougueux rival, et sa cause avait été embrassée chaleureusement par ses partisans, à la tête desquels était son neveu Fontenelle. L'entente cordiale des deux avait cela d'inconvénient que les ennemis de l'un ressentaient la même animosité contre l'autre. Malgré cela, soutenus par la faveur du roi, ils avaient fait leur chemin et réussi à gagner l'approbation de la cour et de bien des hommes de goût, mais ils ne parvinrent pas à apaiser toutes les rancunes gardées par leurs adversaires d'autrefois. Nous avons déjà eu à parler des démêlés de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Boileau avec Perrault, et nous avons rapporté que celui-là avait supprimé une stance de l'ode sur la prise de Namur, dans laquelle il avait lancé un trait à Perrault et à Fontenelle. Ce dernier s'était surtout fait remarquer comme ennemi de Racine. Désirant venger son oncle, le grand Corneille, des injustices et des offenses dont il le supposait être l'objet du côté de son jeune rival, il ne se lassait pas de soutenir contre lui une haine continuelle, et Racine n'était point l'homme à se laisser attaquer impunément: preuve, entre autres, la mordante épigramme qu'il avait décochée contre l'Aspar de son adversaire (Mesn. IV. 186/7.) et laquelle nous intéresse d'autant plus que nous y voyons réunis tous les trois écrivains, de qui nous aurons à nous occuper avant peu, savoir Fontenelle, Pradon et Boyer. Fontenelle, coalisé avec Perrault, avait un grand nombre d'amis dans l'Académie française. Tous ces démêlés ont laissé quelques traces dans nos lettres. Boileau avait sans doute annoncé à son ami, dans une lettre perdue, que Fontenelle avait été élu membre de l'Académie, à quoi Racine, le 3 avril 91, répond, dans des termes aigre-doux: „Je suis, comme vous, tout consolé de la réception de Fontenelle; M. Rose paraît fâché de voir l'Académie in peius ruere." De ce passage il faut rapprocher un autre, de la lettre du 3 juin 92, où Racine écrit à son ami, que Rose lui avait confié les grands dégoûts qu'il avait de l'Académie, jusqu' à méditer même d'y faire retrancher les jetons. Quelque temps plus tard, en 1693, Rose, que nous avons mentionné comme ami dévoué de nos deux poètes, répéta sa menace, lorsque, dans la séance de réception de la Bruyère, la haine et les hostilités de la plupart des Académiciens contre Racine et Boileau se firent voir au grand jour. (v. Deltour, Les ennemis de Racine au XVII siècle, p. 91/2.) — Tandisque Racine, dans tous ces passages, savait modérer sa langue à l'égard de l'Académie et ne laisse entrevoir qu'assez indécisement ce qu'il en jugeait, Boileau, dans ses lettres, ne se fait pas faute de faire connaître son mécontentement souverain. Il ne faisait pas voir trop d'empressement d'assister régulièrement aux séances; aussi Perrault ne manquait-il pas de lui reprocher de négliger un peu trop ses devoirs, (v. Gidel III p. 5. n. 2.) et ses lettres regorgent de traits malins à l'adresse de cette corporation savante. Dans la lettre à Maucroix, citée déjà plusieurs fois, il se plaint „du mauvais goût de la plupart de nos académiciens; gens assez comparables aux Hurons et aux Topinamboux, comme vous savez bien que je l'ai déjà avancé dans mon épigramme: Clio vint etc. (Gidel ép. XXI.) J'ai supprimé cette epigramme et ne l'ai point mise dans mes ouvrages, parce qu'au bout de compte je suis de l'Académie, et qu'il n'est pas honnête de diffamer un corps dont on est. Je n'ai même jamais montré à personne une badinerie que je fis ensuite pour m'excuser de cette épigramme. Je vais la mettre ici pour vous divertir; mais c'est à la charge que vous me garderez le secret, et que ni vous la retiendrez par coeur, ni la montrerez à personne: J'ai traité de Topinamboux etc. (Gidel, ép. XXII.)" — Mais c'est surtout dans les lettres à Brossette que se fait jour ce qu'il pensait de l'Académie. Contentons-nous d'en donner les passages les plus caractéristiques. Le 2 juin 1700 il lui écrit: L'Académie qui se forme en votre ville (c. à. d. à Lyon) n'aura pas grand' peine à surpasser en mérite celle de Paris, qui n'est maintenant composée, à deux ou trois hommes près, que de gens du plus vulgaire mérite, et qui ne sont grands que dans leur propre imagination. C'est tout dire qu'on y opine du bonnet contre Homère et Virgile, et surtout contre le bon sens, comme contre un ancien, beaucoup plus ancien qu'Homère et Virgile". — Rappelons-nous que dans l'Académie ses adversaires et le parti des modernes avaient le dessus. (v. Deltour, Les ennemis de Racine, p. 96 e. s.) — Le 18 janvier il se moque des objets traités par l'assemblée, à savoir s'il faut dire: „il a d'extrêmement de l'esprit" où „il a d'extrêmement d'esprit". V. aussi la lettre du 16 mai 1701, et celle du 13 décembre 1709 au P. Thoulier. Le 3 juillet 1703, il ne peut pas se défendre de mander à Brossette que l'Académie a essuyé un grand affront, lorsque, après la mort de Perrault, elle choisit pour successeur Lamoignon, celui-ci refusant d'accepter l'honneur offert, et il revient sur ce point dans sa lettre du 2 août 1703; v. aussi la lettre à Lamoignon du 7 juillet 1703. Ce qui a dû le flatter le plus, c'était la raison,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

alléguée par Lemoignon, soit en plaisantant ou sérieusement, de renoncer à la place, savoir l'embarras d'avoir à louer l'ennemi des Homère et des Virgile. — Il faut faire entrer dans le même ordre ce qui se lit dans la lettre du 6 août 93: J'exciterai M. de Croisy d'empêcher, s'il peut, le malheurreux „Mercure galant" de défigurer notre victoire". Ce journal était rédigé à ce temps par Donneau de Visé, qui s'était, lui aussi, rangé du parti de Fontenelle, et n'avait pas épargné dans sa gazette Racine, et, pour combler la mesure, s'était associé aux modernes et avait prodigué des louanges à Perrault. C'est pourquoi Boileau, en dirigeant vers Perrault l'épigramme XXVI (1692, Gidel III. p. 79/80.) y entremêla un trait à son adresse. (fin de la pièce.) En échange, nous avons fait observer plus haut que Racine était aux meilleurs termes avec le directeur de l'autre journal, alors en vogue, de la „Gazette", M. Renaudot, à qui il fit obtenir ses rapports sur les événements de la guerre et de la cour. —

Un autre nom, connu des satires de Boileau, nous rencontre encore dans ces lettres: c'est celui de Pradon. Le 24 août 87, Racine annonce à son ami l'embarras où se trouvent les comédiens de la rue Guénégaud, qui, chassés de leur domicile, ne savaient où trouver un asyle. Il leur propose, faute de mieux, d'aller s'établir auprès des vignes du père de Boileau, hors de la ville, près des voiries. Celui-ci, dans sa réponse du 28 août 87, en donnant dans ces plaisanteries, ajoute qu'ils auraient là un merveilleux théâtre pour les pièces de Pradon; et d'ailleurs ils y auraient une commodité: c'est que, quand le souffleur aurait oublié d'apporter la copie de ses ouvrages, il en retrouverait infailliblement une bonne partie dans les précieux dépôts qu'on apportait tous les matins dans cet endroit. — Ces plaisanteries assez grossières nous font ressouvenir des querelles qui, autrefois, avaient eu lieu entre Pradon et les deux poètes. Celui-là s'était laissé entraîner par les ennemis acharnés de Racine à rivaliser, par sa „Phèdre", avec celle de son grand contemporain, ce qui, on le sait, avait donné lieu à Boileau d'adresser à son ami l'épître VII. Mais l'hostilité n'avait pas pris fin par cet événement. Pradon s'était signalé parmi tous les dénigreurs des historiographes par la véhémence et l'âcreté, par laquelle il poursuivait la prétendue paresse et les louanges mutuelles que les deux auteurs débitaient, selon lui, l'un à l'autre. (lettre à Alcandre:

Si Boileau de Racine embrasse l'intérêt
A défendre Boileau Racine est toujours prêt.
Ces rimeurs de concert l'un l'autre se chatouillent
Et de leur fade encens tour à tour se barbouillent.)

Ceux-ci, d'autre côté, le lui rendaient bien. On sait que Boileau ne l'a point épargné dans ses satires (v. p. ex. VIII. 60. IX. 289. X. 450. etc.) et, sept ans après la lettre citée plus haut, il fit courir une épigramme contre son Germanicus. (Gidel III. p. 190.) — Reste encore le troisième des ennemis de Racine mentionnés dans nos lettres; c'est Boyer, dont la conduite était bien semblable, à plus d'un point de vue, à celle de Pradon. Lui aussi fit paraître une tragédie dans l'intention évidente de rabaisser la gloire de Racine. Celui-ci venait de composer Athalie; mais la pièce, destinée à être jouée par les jeunes filles de St-Cyr, éprouva un sort fâcheux. Mme de Maintenon en arrêta tout à coup la représentation, soit qu'elle la crût dangereuse pour les âmes de ses nourrissons, ou qu'elle ne sût apprécier les beautés de cette pièce, ou qu'elle craignît une fausse interprétation de quelques passages comme ayant rapport au roi, et la tragédie fut récitée seulement, sans costumes et les autres décors de la scène. Les ennemis de l'auteur ne manquaient pas d'en triompher, et Boyer se hâta de briguer et d'obtenir le privilège refusé à Racine, d'instruire et d'amuser par ses pièces les dames de St-Cyr. Sa „Judith", dont il avait pris le sujet dans l'Écriture sainte en imitant son adversaire qu'il s'était proposé de supplanter, fut achevée en 1694, et eut un succés énorme, mais ephémère. Car après quelques représentations, accueillies avec enthousiasme, le bon goût

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

l'emporta, et la pièce fut sifflée, à la grande satisfaction de Racine, à qui on attribue là-dessus un bon mot piquant, rapporté par son fils. (Mesn. I. p. 304/5. Deltour p. 348, n. 2.) Mais Boyer n'avait pas seulement aspiré à remplacer son rival à St-Cyr. Dans la préface de la pièce, il en vanta les mérites et donna à entendre qu'il était le premier qui sût le secret de traiter avec dignité une matière tirée de la Bible. C'est à cette tragédie, et surtout à sa préface que Racine fait allusion dans la lettre du 4 mai 95, en disant: „Quelque horreur que vous ayez pour les méchants vers, je vous exhorte à lire Judith, et surtout la préface, dont je vous prie de me mander votre sentiment. Jamais je n'ai vu rien de si méprisé que tout cela l'est en ce pays-ci, et toutes vos prédictions sont accomplies". Ces derniers mots ont trait à ce que Boileau avait dit à Hessein, sur cette pièce, lorsqu'elle jouissait encore de la faveur du public: „Je l'attends sur le papier." — Quand, en 1698, Boyer mourut, Racine, mandant la nouvelle à son fils (24 juillet 98), plaint, il est vrai, la mort du „pauvre Boyer"; mais il ne saurait s'empêcher de se moquer, à cette occasion aussi, du grand nombre de vers faits par le décédé. („Si c'étoit la mode de brûler les morts, comme parmi les Romains, on auroit pu lui faire les mêmes funérailles qu'à Cassius Parmensis, à qui il ne fallut d'autre bûcher que ses propres ouvrages, dont on fit un fort bon feu".) — Nons voyons que Racine, malgré sa prétendue indifférence pour le théâtre, n'oubliait point les tours qu'on lui avait joués, et que ses lettres aussi le montrent esprit caustique, distribuant çà et là des coups de malice. Quant à Boileau, nous le voyons dans une humeur presque opposée. La correspondance contribue à affirmer le jugement que Mme de Sevigné porta sur lui: „Il n'est méchant qu'en vers". A part les plaisanteries dont Charpentier est l'objet, et les sorties contre Pradon, provoquées par une remarque de Racine; abstraction faite de Perrault, contre qui, en ce temps, il était en véritable état de guerre, et avec qui il ne tarda pas, comme nous l'avons indiqué, à s'accommoder quelque temps après, et de quelques malices à l'adresse de Charpelain, dont „la Pucelle" avait déjà suscité l'humeur railleuse des quatre jeunes poètes qui vers 1663 se réunissaient, (c'étaient, on le sait, outre nos deux auteurs Lafontaine et Molière) — nous le voyons réconcilié avec un bon nombre de ses anciens ennemis. Le 19 août 87 il annonce à son ami que Boursault était venu lui rendre visite, et qu'il avait même enduré assez d'incommodité pour le voir. Les deux hommes, ennemis jadis, se séparèrent „amis à outrance". Rappelons-nous que Boursault, après avoir composé contre Molière le Portrait du Peintre, s'attaqua à Boileau, en le critiquant sévèrement dans sa „Satire des Satires", après que celui-ci lui eut rendu l'honneur redouté de le citer dans ses satires. (VIII 44 IX 97.). En homme loyal, Boileau effaça après la réconciliation son nom, et le remplaça par celui de Perrault, qui devait à son tour, après qu'il fut rentré dans les bonnes grâces du satirique, céder à Hesnault. Plus tard, dans la lettre à Brossette du 1 avril 1700, Boileau rendit à Boursault cette justice: „Venons à M. Boursault, qui est, à mon avis, de tous les auteurs que j'ai critiqués celui qui a le plus de mérite". Mais ce n'est pas seulement Boursault, mais encore Quinault que nous voyons, dans la lettre du 19 août 87, en bons termes avec Boileau. Car celui-ci prie son ami de saluer de sa part Quinault et de l'assurer qu'il le compte maintenant au rang de ses meilleurs amis. Il n'en a pas été ainsi toujours. Comme l'ascendant et l'influence de cet écrivain a de beaucoup surpassé celle de Boursault, nous lisons son nom assez souvent dans les oeuvres de Boileau, qui, sans lui refuser des mérites littéraires, attaquait sa morale lubrique. Quatre ans avant la lettre citée, il s'était moqué de son „doux et tendre ouvrage". (Lutrin V 193.) Après l'accommodement aussi il ne cessait pas tout à fait de critiquer ce qui lui paraissait dangereux dans les pièces de l'auteur romanesque. Dans la Sat. X. v. 290 encore il lui reproche ses maximes légères, et dans la troisième réflexion il relève la faiblesse de ses vers, tout en rendant justice à son esprit et aux qualités excellentes de son coeur, et en affirmant que, tout de même, Quinault était mort son ami. Cette affirmation, il la répète dans la préface de ses oeuvres de 1701. (Gidel I. 24/5.) Dans la lettre à Brossette du 7 janvier 1703 il se moque d'un vers de sa „Mort

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de Cyrus". — Toutefois Boileau se trouve dans une disposition louable de charité et de douceur, ce qui ne fut pas du tout le cas de Racine. Celui-ci, du moins, se moque un peu de la perfection à laquelle son ami a l'air d'aspirer, et il se sent tenté de condamner Boursault au même supplice qu'il a fait endurer à Pradon. —

Quant au reste, nous pouvons le résumer en peu de mots. D'abord faisons observer que, dans toute la correspondance, il ne se trouve aucune mention de Lafontaine, encore vivant alors et ami des deux correspondants, ce qui porte à présumer qu'il n'existait point, à ce temps, des relations bien intimes entre lui et les deux amis. Deux autres circonstances contribuent à nous le faire croire: en premier lieu les mots, un peu moqueurs, que Boileau écrivait à Maucroix après la mort de Lafontaine, (29 avril 95.) concernant les derniers pratiques de pénitence de „notre défunt ami". (Qui l'eût cru que de ces deux hommes (c. à. d. Lafontaine et un certain Cassandre.) c'étoit M. de Lafontaine qui étoit le vase d'élection.) De plus, n'est-il pas étrange que Racine soit obligé de répondre à son fils lui demandant un exemplaire des fables de Lafontaine, qu'il n'en avait pas, et de le renvoyer à Boileau, qui vraisemblablement en aurait quelqu'un? (5 octobre 92.) Rappelons-nous toutefois, que celui-ci aussi n'avait pas tenu compte de l'oeuvre du fabuliste dans son Art poétique. — Le dernier des quatre amis d'autrefois, Molière, était mort il y avait plus de dix ans au commencement de la correspondance, et il n'est donc pas étonnant que son nom ne se trouve jamais; même en racontant le malheur des comédiens de la rue Guénégaud, parmi lesquels se trouvaient la plupart des anciens acteurs de Molière, ni l'un ni l'autre ne se sont souvenus du grand défunt. Autrement ils auraient peut-être eu un peu plus de pitié pour les pauvres chassés, dont la condition n'était guère à faire envie. — Quant aux autres auteurs contemporains, nous n'avons trouvé, outre ceux que nous avons déjà mentionnés, que La Bruyère et Furetière. Le premier était des partisans des anciens, et par conséquent des amis de Boileau. C'est pourquoi celui-ci et son ami le firent entrer plus tard dans l'Académie. Le 19 mai 87 Boileau raconte que La Bruyère, désigné sous le nom de Maxime, est venu le voir à Auteuil, et qu'il y a fait la lecture de quelques pages de Théophraste, c-à-d. de ses Caractères. Il conclut par lui rendre hommage, en lui trouvant de l'honnêteté, de l'esprit, du savoir et du mérite. Mais il ne peut s'empêcher de faire une petite restriction: rien ne lui manqueroit, si la nature l'avoit fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. Ajoutons que, de plus, dans sa lettre originale Boileau ne lui avait reconnu que du savoir et du mérite et qu'il n'avait agrandi la liste de ses vertus que quand il retoucha ses lettres pour les faire imprimer. On peut en conclure qu'il ne se sentait pas une inclination sans bornes pour le célèbre auteur des Caractères. Toujours est-il qu'il le comptait parmi ses amis. Lorsqu'il fit apparaître ses Caractères, il chargea Racine de lui faire de sa part un compliment. (9 août 87.) Louis Racine nous fait savoir qu'il était de ceux que son père et Boileau voyaient le plus souvent. (Mesn. I. 310.) Aussi celui-ci lui a-t-il adressé à l'occasion de son livre une épigramme flatteuse, (Gidel III. p. 49/50.) et encore dans la Sat. X. il a fait mention honorable de son oeuvre. — Dans sa première lettre Boileau rapporte en outre que Furetière, fameux par le combat qu'il soutenait contre un grand nombre d'académiciens, était presque aux abois et qu'il avait envoyé chercher tous ses ennemis pour leur demander pardon. D'ailleurs on sait que le prétendu moribond n'est mort que l'année suivante. — Plus tard (28. sept. 94), Racine raconte que le dictionnaire de Furetière, composé en dépit de l'Académie, a été bien reçu par le roi et les ministres, ce qui a paru un assez bizarre contretemps pour le Dictionnaire de l'Académie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de Cyrus". — Toutefois Boile ble de charité et de douceur,
ce qui ne fut pas du tout le c moque un peu de la perfection
à laquelle son ami a l'air d'asp r Boursault au même supplice
qu'il a fait endurer à Pradon.

Quant au reste, nou ts. D'abord faisons observer
que, dans toute la correspond de Lafontaine, encore vivant
alors et ami des deux correspo n'existait point, à ce temps,
des relations bien intimes en s circonstances contribuent à
nous le faire croire: en premi e Boileau écrivait à Maucroix
après la mort de Lafontaine, rs pratiques de pénitence de
„notre défunt ami". (Qui l'eû i. d. Lafontaine et un certain
Cassandre.) c'étoit M. de Laf De plus, n'est-il pas étrange
que Racine soit obligé de répo mplaire des fables de Lafon-
taine, qu'il n'en avait pas, et emblablement en aurait quel-
qu'un? (5 octobre 92.) Rapp i n'avait pas tenu compte de
l'oeuvre du fabuliste dans son re amis d'autrefois, Molière,
était mort il y avait plus de espondance, et il n'est donc
pas étonnant que son nom n nt le malheur des comédiens
de la rue Guénégaud, parmi l nciens acteurs de Molière, ni
l'un ni l'autre ne se sont souve auraient peut-être eu un peu
plus de pitié pour les pauvre uère à faire envie. — Quant
aux autres auteurs contemporai que nous avons déjà men-
tionnés, que La Bruyère et Fure s anciens, et par conséquent
des amis de Boileau. C'est pou er plus tard dans l'Académie.
Le 19 mai 87 Boileau raconte de Maxime, est venu le voir
à Auteuil, et qu'il y a fait la le te, c-à-d. de ses Caractères.
Il conclut par lui rendre homm de l'esprit, du savoir et du
mérite. Mais il ne peut s'empê ien ne lui manqueroit, si la
nature l'avoit fait aussi agréabl ue, de plus, dans sa lettre
originale Boileau ne lui avait re qu'il n'avait agrandi la liste
de ses vertus que quand il reto ner. On peut en conclure
qu'il ne se sentait pas une in uteur des Caractères. Tou-
jours est-il qu'il le comptait pa e ses Caractères, il chargea
Racine de lui faire de sa part Racine nous fait savoir qu'il
était de ceux que son père e Mesn. I. 310.) Aussi celui-ci
lui a-t-il adressé à l'occasion de idel III. p. 49/50.) et encore
dans la Sat. X. il a fait mentio s sa première lettre Boileau
rapporte en outre que Furetière ait contre un grand nombre
d'académiciens, était presque au tous ses ennemis pour leur
demander pardon. D'ailleurs o mort que l'année suivante.
— Plus tard (28. sept. 94), Rac etière, composé en dépit de
l'Académie, a été bien reçu pa ru un assez bizarre contre-
temps pour le Dictionnaire de l'

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf